ÉPICHARIS ET NÉRON,

OU

CONSPIRATION

POUR LA LIBERTÉ,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

Représentée, pour la première fois, au théâtre de la République, le 15 pluviose, l'an second de la République française, une et indivisible.

Par LEGOUVÉ, Citoyen Français.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN HUITIÈME.

Digitized by Google

A LA LIBERTÉ.

LIBERTÉ, c'est par toi que me fut inspiré
Cet écrit où parle mon ame ;
Sur ton autel je pris la flâme
Dont Pison paroît pénétré ;
J'allumai mon talent à ton flambeau sacré.
Du Public indulgent si j'obtiens le suffrage,
Au pied de ton autel je reviens incliné
Déposer le laurier que ton nom m'a donné ;
L'hommage t'en est dû, puisqu'il est ton ouvrage.
Eh ! qui ne se sent pas à ta voix entraîné ?
Sous le joug des long-tems l'esclave prosterné
Ne peut, sans envier leur gloire,
Lire de tes héros l'intéressante histoire :
Il aime leur audace, il vante leurs vertus ;
Même à la cour des rois on admira Brutus !
Son siècle reparoit, et tes beaux jours renaissent.
Devant toi des tyrans les fronts altiers s'abaissent.
O gloire ! ô triomphes nouveaux !
Quel spectacle la France offre sous tes drapeaux !
Combien l'anime ton génie !
A peine, s'élançant de tous nos ports ouverts,
Nos vaisseaux ont paru, que, vaincue et punie,
Albion en secret craint qu'à sa tyrannie,

N'échappe le sceptre des mers.
Par l'effort de l'Europe unie
Nos champs, tous les jours menacés,
Dévorent tous les jours ses soldats renversés.
Nous dominons la terre et l'onde.
La France, calme au sein de l'orage qui gronde,
Semble un roc où les flots viennent tous se briser.
Le monde de son poids avoit cru l'écraser;
C'est elle dont le poids écrasera le monde :
Et déjà sous leurs pieds les despotes tremblans
Sentent tous s'ébranler leurs trônes chancelans.
Voilà pour vos travaux une gloire nouvelle,
Artistes; secondez ces généreux élans.
De vos prédécesseurs quels que soient les talens.
Ne suivez pas leur route; une autre vous appelle.
Vos noms seront plus purs s'ils ne sont si brillans.
Prostituant au trône un hommage idolâtre,
De la scène, abaissée à de serviles lois,
Ils ont fait le théâtre et des grands et des rois :
Osez du peuple seul en faire le théâtre.
Que les arts épurés ne soient plus des flatteurs.
Qu'inspirant désormais à notre ame attendrie
Le culte des vertus, l'amour de la patrie,
Ils deviennent des bienfaiteurs.
Qu'ils offrent au plaisir la leçon réunie :
Sanctifiez leur voix, et rendez le génie
Le chantre du civisme et l'organe des mœurs.
Pour moi, dans cette illustre route,
D'un pas, trop inégal sans doute,

Je vais marcher auprès de vous.
Liberté, si mon luth peut quelquefois te plaire,
Si le Républicain de l'entendre est jaloux,
J'obtiendrai le plus doux salaire.
Aux lauriers des neufs Sœurs je préfère le tien.
J'écris pour être utile, et non pour la mémoire.
L'amour de la patrie est la première gloire;
Et l'on n'a point d'éclat si l'on n'est citoyen.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
NÉRON, empereur de Rome,	Le C. TALMA.
ÉPICHARIS,	La C. VESTRIS.
PISON, consul,	Le C. MONVEL.
LUCAIN, poëte,	Le C. BAPTISTE.
TIGELLIN, favori de l'empereur, et chef du prétoire,	Le C. MONVILLE.
PROCULUS, commandant des Prétoriens sous Tigellin,	Le C. DUVAL.
PHAON, affranchi de l'empereur,	Le C. DESPRÉS.
FULVIE, amie d'Épicharis,	La C. VALÉRIE.
ICILE, affranchi d'Epicharis.	
SEPTIME, affranchi de Pison.	
Un Conjuré.	
Gardes.	
Conjurés.	
Peuple.	

La Scène se passe à Rome.

ÉPICHARIS ET NÉRON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente des bosquets, des jardins d'Agrippine. Dans le lointain, on voit une illumination qui annonce une fête nocturne; elle est placée de manière que le devant de la scène est dans l'obscurité. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

ÉPICHARIS, FULVIE.

FULVIE.

Pourquoi de cette fête, où vous admit un maître,
Ma chère Épicharis, osez-vous disparaître?
Pourquoi dans ces jardins qu'Agrippine a plantés,
Où, de feux suspendus répétant les clartés,
Vingt bosquets de la nuit au loin dissipent l'ombre,
Cherchez-vous ce bocage et solitaire et sombre?
Je vous suis, étonnée, et d'un pas incertain.
Croyez-moi, retournez....

ÉPICHARIS.

Ah! fuyons ce festin,
Cette fête insolente, où Néron et Poppée,
Au milieu d'une cour, à leur plaire occupée,
Dont la bassesse obscène imite leurs fureurs,
De la plus vile orgie étalent les horreurs.

C'est peu que les tributs de la terre et de l'onde
Offrent un luxe vain, payé des pleurs du monde;
La carrière est ouverte aux plus honteux excès.
La danse et tous les arts, briguant de vils succès,
De leurs jeux effrontés déployant l'indécence,
Par des tableaux impurs appellent la licence.
Eh! quel œil vertueux n'en doit être offensé?

FULVIE.

D'un autre objet encor le vôtre était blessé.
Ce flatteur de Néron, qui, plus cruel peut-être,
Frappa, pour s'élever, la mère de son maître,
Ce chef de ses soldats, Proculus, dans ces jeux,
Osoit vous fatiguer du récit de ses feux....

ÉPICHARIS.

Sa flamme a dû, sans doute, exciter ma colère;
L'esclave d'un tyran est-il fait pour me plaire?
Oui, des Grecs, dont je sors, j'ai toute la fierté,
Leur amour pour la gloire et pour la liberté.
Éprise des beaux arts, recherchant le génie
Des écrivains fameux que vante l'Ausonie,
Sous ce titre, à sa cour, je me vis protéger
Par ce maître orgueilleux qui prétend les juger.
Là, je sentis encor, dans mon ame bouillante,
De la liberté sainte une ardeur plus brûlante,
Lorsque je vis de près ces vils débordemens,
D'un prince sans pudeur honteux amusemens,
Par ses seuls favoris la puissance usurpée,
Et sur-tout les honneurs prodigués à Poppée.
Quelle femme en effet! C'est elle qui, d'Othon
Fuyant l'illustre hymen pour s'unir à Néron,
Irritant d'un époux la cruauté docile,
Poussa vers les forfaits ce cœur jeune et facile,
Cet esprit qui, toujours se laissant gouverner,
Suivit les sentimens qu'on voulut lui donner.
Tu t'en souviens; jadis, lorsqu'il prenait pour guide
Des conseils de Burrhus la sagesse rigide,
Du devoir quelque tems il respecta la voix.

Mais, sitôt que sur lui Poppée obtint des droits,
Prenant entre ses bras la fureur qui l'anime,
Sur son coupable sein il respira le crime;
Et son génie affreux, par le sien excité,
D'autant plus violent qu'il fut plus arrêté,
Dévoila tout-à-coup sa cruauté profonde,
Et d'un nouveau Tibère épouvanta le monde.
Pour lui dès ce moment plus de loi, plus de frein.
Poppée ose prétendre au pouvoir souverain;
L'innocente Octavie est aussitôt frappée.
Le crédit d'Agrippine inquiète Poppée;
Agrippine reçoit l'arrêt de son trépas.
Mais vers d'autres forfaits ces coups ne sont qu'un pas:
Il s'élance, et du sang la soif qui le dévore,
De celui qu'il répand semble s'accroître encore.
Artisans, sénateurs, plébéiens, chevaliers,
Tout ressent la fureur de ses goûts meurtriers.
Chacun de ses desirs demande une victime;
Chacun de ses instans amène un nouveau crime.
Mais c'est encor trop peu pour ses barbares mains;
Il prétend d'un seul coup frapper tous les Romains.
De la porte Colline aux murs du Capitole,
Un rapide incendie à l'instant croît et vole.
Ces monumens qu'ornaient six siècles de travaux,
Les dépouilles des rois et les noms des héros,
Ce cirque, consacré par nos fêtes publiques,
Ces temples renommés, ces palais magnifiques,
Dans les feux dévorans s'écroulent sans retour;
Et lui, d'un œil content, sur le haut d'une tour,
Aux flammes, aux débris contemplait Rome en proie,
Et chantait sur un luth l'embrâsement de Troie.
Non, ce n'est plus un homme, au meurtre abandonné;
C'est un tigre en fureur, sur sa proie acharné;
Et pour comble d'horreur, recherchant les délices,
Il vole à des festins au sortir des supplices,
Fait dresser à-la-fois des jeux, des échafauds,
Et prépare une orgie au milieu des bourreaux,
Prodiguant, sans pâlir des crimes qu'il consomme,

Et le sang des Romains, et les trésors de Rome.
Voilà donc quel mortel commande à l'univers !
Et se peut-il, ô ciel ! que cent peuples divers,
Que surtout ces Romains, dont les armes vaillantes
Subjuguèrent les rois, les nations tremblantes,
Se courbent sous le joug du plus vil des tyrans;
Et que, parmi les fils de ces fiers conquérans,
Nul, de la liberté victime volontaire,
N'ose, en frappant Néron, venger Rome et la terre !

FULVIE.

Qu'entends-je, Epicharis ? quel aveugle transport !
Vous pouvez le haïr jusqu'à vouloir sa mort !

ÉPICHARIS.

Dois-tu t'en étonner, puisque Rome l'abhorre?
Quoi ! l'on chassa Tarquin, et Néron règne encor !
Quoi ! Néron vit encor, quand César fut frappé !
O toi qui l'immolas sur son trône usurpé,
Qui de la liberté défendis la querelle,
Es-tu mort tout entier en combattant pour elle?
O Brutus, as-tu donc, à Philippe abattu,
Des Romains dans la tombe emporté la vertu?
Non, dans ce cœur encor elle vit toute entière.
Un généreux dessein remplit mon ame altière.
Puisqu'en ces murs flétris les hommes dégradés
Baissent tous sous le joug leurs fronts intimidés,
Puisqu'ils n'osent du Tibre affranchir l'esclavage,
Il faut qu'Epicharis tente ce grand ouvrage,
Et renverse à la fin cet empereur pervers,
Dont le poids trop long-tems fatigua l'univers.

FULVIE.

Quoi ! vous, Epicharis. ..

ÉPICHARIS.

Oui, moi-même, Fulvie :
Oui, je veux que Burrhus, Agrippine, Octavie,
Reçoivent ce tribut de ma juste fureur.
Hélas ! dans cette fête, où, près de l'empereur,
Sur leurs débris sanglans Poppée étoit placée,

L'image de leur mort a frappé ma pensée ;
Leur grande ombre plaintive a gémi dans mon sein.
Ils demandoient vengeance, ils l'obtiendront : enfin
L'Etat, l'honneur, l'hymen, l'amitié, la nature,
Tout ce qu'il a trahi veut la mort du parjure :
Il mourra !

FULVIE.

Retenez ces indiscrets éclats,
Trop imprudente amie. Eh ! ne voyez-vous pas
Le sort qui vous menace en attaquant un maître ?
Vous courez au supplice.

ÉPICHARIS.

Oui, je me perds peut-être ;
Mais, dans cette entreprise où j'ose m'engager,
J'envisage la gloire, et non pas le danger.
Tu ne sais pas encor quel sentiment m'inspire :
Va, dans Epicharis un grand homme respire !
Sur les rives du Tibre, en ces murs éclatans
Qui du bruit de la gloire ont retenti long-tems,
Où l'émulation est sans cesse échauffée
Par le nom d'un héros et l'aspect d'un trophée,
Contemplant tous les jours ces marbres révérés
Où des vengeurs des lois vivent les traits sacrés,
A mon ame attentive a parlé leur génie :
Il irrite le mien contre la tyrannie ;
Et, dans ce cœur brûlant de leurs mâles vertus,
Je sens Caton renaître, et porte tout Brutus.
J'entends du bruit ; quelqu'un dans ce bosquet s'avance.
Sors ; je vais à l'écart écouter en silence.
(*Fulvie sort, et Épicharis se retire sur un des côtés du théâtre.*)

SCENE II.

PISON, *entrant seul par un côté opposé.*

Quel nuit ! quelle fête ! et quels horribles jeux !
Un prince se livrant aux goûts les plus honteux !

Dans la corruption une cour endormie,
Avec son empereur disputant d'infamie !
Ah ! respirons enfin de ces tableaux affreux ;
Dont l'aspect révoltant blesse un cœur généreux.
O terre des héros ! ô Rome si vantée !
En quelles mains, hélas, les dieux t'ont-ils jetée ?
Et je reste immobile !... Eclate enfin, Pison !
J'ai médité long-tems le meurtre de Néron ;
Nommé consul ; il faut que mon bras l'exécute :
Le jour de mes honneurs, doit l'être de sa chûte.
Oui, d'un plus long repos j'aurois trop à rougir.
Citoyen, je souffrois ; consul, je dois agir.
Cherchons des conjurés : rien enfin ne m'arrête.

(*Epicharis s'avance*).

SCENE III.

PISON, ÉPICHARIS.

ÉPICHARIS.

Je viens vous en offrir un dont la main est prête.

PISON, *à part.*

O dieux ! on m'écoutait !

ÉPICHARIS.

Pison, ne craignez rien.
J'ai vu votre courroux qui répondait au mien.
Unissons-nous tous deux contre un indigne maître.

PISON.

Eh ! qui donc à mes yeux le sort fait-il paraître ?

ÉPICHARIS.

Épicharis.

PISON.

Qu'entends-je ? une femme !

ÉPICHARIS.

Oui, Pison,
Une femme que lasse et le trône et Néron.

Ma fureur cette nuit a juré sa ruine.
Pour méditer les coups que mon bras lui destine,
Je me suis dérobée à ses festins affreux.
J'ai couru m'enfoncer dans ces bois ténébreux,
Dont le silence auguste et l'ombre solitaire
Imprime à la pensée un plus grand caractère.
Là, pesant mes projets, de Néron massacré
Je foulais en esprit le corps défiguré,
Et, brisant sa puissance en forfaits si féconde,
Fondois sur ses débris la liberté du monde.
Vous entrez! vous parlez! j'écoute : quelle ardeur,
Quelle joie aussitôt a rempli tout mon cœur,
Lorsqu'entendant, Pison, vos discours magnanimes,
Je me suis retrouvée en vos projets sublimes,
Et, brûlant d'accomplir des desseins aussi grands,
J'ai senti près de moi l'ennemi des tyrans!
J'ai regardé dès-lors le zèle qui m'enflamme
Comme un rayon divin descendu dans mon ame.
Oui, Pison, ce n'est pas le hasard qui tous deux,
Pour le même intérêt, nous amène en ces lieux;
Qui m'apprend vos desseins où mon espoir se fonde;
C'est des dieux éternels la sagesse profonde,
Qui nous conduit souvent vers leurs projets sacrés
Par des chemins obscurs, de nous-mêmes ignorés.
Ils ont craint, lorsqu'en nous leur justice offensée
De la mort de Néron fit naître la pensée,
Que le succès trompât nos efforts séparés :
Leur main, en les joignant, veut les rendre assurés;
Et que, si Néron fuit mon courage ou le vôtre,
En échappant à l'un, il soit frappé par l'autre.
Unissons donc nos bras, et, marchant pleins des dieux,
Affranchissons la terre, et contentons les cieux.

PISON.

J'accepte, Épicharis, cette alliance auguste,
Et je rends grace au sort, qui, devenu plus juste,
M'offre contre Néron votre appui généreux.
Je n'attendois pas moins de ce cœur valeureux
Qui, des Grecs vos ayeux rappelant la mémoire,

S'entretenoit toujours de leur antique gloire ;
Et jusqu'en cette cour, avec la même ardeur,
Des jours de Rome libre exaltoit la splendeur.
Puisse le fier courroux que ce grand cœur révèle,
Remplir les conjurés qu'assemblera mon zèle !

ÉPICHARIS.

Des conjurés ! pourquoi nous en servir, Pison,
Et partager l'honneur de la mort de Néron ?
Il suffit de nous deux pour le salut de Rome.
Faut-il donc tant de bras pour frapper un seul homme ?
Il ne faut que le vôtre, il ne faut que le mien :
L'audace seule est tout, et le nombre n'est rien.
Mais que dis-je ? en cherchant des conjurés, peut-être
Risquons-nous de trouver un délateur, un traître
Qui vendroit à Néron nos complots généreux,
Et sur un échafaud nous perdroit avec eux.
Ne compromettons point une cause aussi belle ;
Marchons, forts de nous-mêmes, où l'honneur nous appelle :
Courons vers ses festins : de mille coups percé,
Qu'au milieu de sa honte il tombe terrassé.
Le désordre, le bruit, l'ombre nous favorise.
Nous pouvons, je le sais, périr dans l'entreprise :
De ses prétoriens le servile courroux,
Pour venger son trépas, va s'armer contre nous ;
Mais qu'importe la mort à nos cœurs magnanimes,
Si de Néron sanglant nous punissons les crimes ?
Si, l'entraînant enfin avec nous aux enfers,
Des Romains affranchis nous secouons les fers ?
Leur liberté, la mort d'un tyran qu'on déteste,
Voilà notre seul but, ne songeons pas au reste.
Allons, je vous attends, Pison.

PISON.

Écoutez-moi.

ÉPICHARIS.

Comment ? vous balancez !

PISON.

Ah ! vous pensez, je croi,
Que lorsqu'à votre ardeur ma prudence s'oppose,

La crainte de périr n'en peut être la cause.
Mais n'allons pas, suivant un zèle impétueux,
Chercher d'un vain trépas l'honneur infructueux.
Expirans sur Néron, que produit notre audace?
Un autre, sans obstacle, aussitôt prend sa place;
Et nous n'aurons rien fait, en entrant au tombeau,
Qu'avancer le pouvoir d'un despote nouveau.
Ainsi du grand Brutus s'égara le génie;
Il frappa le tyran, et non la tyrannie.
Plus sages, sous nos coups écrasons-les tous deux.
Assemblons un parti formidable, nombreux,
Et de qui l'union soit si prompte et si forte,
Que, quand nous péririons, notre cause l'emporte;
Qu'il détruise le trône, et puisse renverser
Le premier intrigant qui voudroit s'y placer.
Nous mourrons sûrs du moins que Rome sera libre.

ÉPICHARIS.

Je suis prête à céder; mais sur les bords du Tibre
Croyez-vous aisément soulever un parti?
Ah! le peuple romain, dès long-tems abruti,
De sa grandeur première a perdu la mémoire:
Deux siècles d'esclavage ont passé sur sa gloire.
Ce n'est plus ces mortels, laboureurs et soldats,
Qui, du sein d'un sillon s'élançant aux combats,
Des plus superbes rois faisaient ployer les têtes,
Et la bêche à la main méditaient des conquêtes;
Ce sont des citoyens dégénérés, flétris,
Qui de luxe, de jeux, de spectacles épris,
De leur chaîne honteuse adorent les entraves,
Et du plus vil tyran sont les plus vils esclaves.
Le trépas de Néron peut seul les ranimer:
Quand ils le verront mort, ils oseront s'armer;
Mais tant qu'il régnera, n'ayez pas l'espérance
Que d'un maître implacable ils bravent la puissance.

PISON.

Si les Romains, par vous justement dédaignés,
Étoient tous en effet tels que vous les peignez,
Devrions-nous voler à des perils insignes

Pour leur rendre des droits dont ils seroient indignes?
Mais, croyez qu'au milieu d'un peuple abâtardi,
Il est des citoyens, dont l'esprit plus hardi
A conservé toujours les traits de leurs ancêtres,
Et frémit en secret de ramper sous des maîtres.
Dans le fond de leur ame ils cachent leur fureur;
Ils n'attendent qu'un chef pour montrer tout leur cœur.
Je le suis, et ma voix...

ÉPICHARIS.

Comment les reconnoître?
Quels sont ces vrais Romains?

PISON.

Tous ceux qui font paroître
Cette auguste tristesse et ce front abattu
Que le règne du crime inspire à la vertu;
Tous ceux, dont sa furie a massacré les pères,
A profané les sœurs presque aux yeux de leurs mères;
Ces dignes sénateurs, ces grands stoïciens,
Qui, pleins d'un fier mépris pour la vie et les biens,
Malgré l'exemple impur d'une cour despotique,
Gardent l'austérité des dogmes du portique,
Voilà, voilà les cœurs que ma voix doit sonder!
Voilà les conjurés qui vont nous seconder!
Leur foule, à notre aspect encor plus animée,
Nous donnera bientôt une invisible armée,
Qui, d'un pouvoir certain appuyant nos projets,
Saura contre un tyran assurer leur succès.
Sans doute, si nous seuls nous tentions cette gloire,
Nos noms, plus éclatans, brilleroient dans l'histoire;
Ou vainqueurs, ou vaincus, notre témérité
Consacreroit nos droits à l'immortalité:
Mais ce vain sentiment doit-il est le nôtre?
Qu'importe à notre cause et ma gloire et la vôtre?
Qu'importe ce qu'un jour on pourra publier?
Dans l'intérêt commun sachons nous oublier.
Il faut briser le joug dont Rome est opprimée:
Cherchons le bien de Rome, et non la renommée.

Quels que soient nos moyens pour frapper les tyrans,
Si nous les renversons, nous serons assez grands.

EPICHARIS.

J'ouvre les yeux, Pison; à votre expérience
Je soumets de mes vœux la fougueuse imprudence.
Je ferai plus; je cours, soulevant mes amis,
Les joindre aux partisans que vous aurez admis.
Je cours trouver Lucain; plein d'une noble audace,
De la liberté sainte il chanta la disgrace :
Ses vers, notre amitié, tout me promet son bras.
Nous nous rendrons demain compte de tous nos pas.
Mais, avant de sortir de ces asiles sombres,
Jurons que le sommeil, même au retour des ombres,
Ne viendra point fermer notre œil appesanti,
Que nous n'ayons tous deux levé notre parti.

PISON.

Oui, je le jure.

EPICHARIS.

O dieux! ô protecteurs du Tibre,
Faites que Néron meure, et que Rome soit libre!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un portique de la maison d'Épicharis.

SCENE PREMIERE.

ICILE, LUCAIN.

ICILE.

Vous chez Epicharis, quand l'aube luit à peine,
Lucain?

LUCAIN.

C'est d'elle-même un billet qui m'amène,
Et j'ai sans différer ici porté mes pas.
Mais d'où vient qu'à mes yeux, elle ne s'offre pas?

ICILE.

Aux fêtes de la cour par le prince invitée,
Toute la nuit, Lucain, ces jeux l'ont arrêtée;
Et dans ces lieux sans elle a reparu le jour.

LUCAIN.

Icile, il me suffit; j'attendrai son retour.
Laisse-moi seul ici.

(*Icile sort.*)

SCENE II.

LUCAIN *seul.*

(*Il promène ses regards autour de lui.*)

Voilà donc cette enceinte
Où mes vers, consacrés à la liberté sainte,

Evoquaient de Caton les mânes généreux!
Là, je fus écouté de ces cercles nombreux,
Qu'idolâtre des arts, dès l'âge le plus tendre,
Epicharis chez elle assembla pour m'entendre;
Et j'eus de leurs transports la gloire d'obtenir
Ces éloges flatteurs, garans de l'avenir...
L'avenir!... Pour lui seul chante et vit le poëte.
Sans regarder son siècle, au sein de la retraite,
Il écrit, l'œil fixé sur la postérité,
Et déjà respirant son immortalité.
Je crois sentir la mienne en célébrant Pharsale.
Quel sujet! quels exploits, quels tableaux il étale!
Ce n'est point ces combats, ces héros ignorés
Si par Virgile, Homère ils n'étoient célébrés;
C'est dans ses fondemens la liberté sappée!
L'univers asservi! Caton! César! Pompée!
Les plus grands des humains l'un à l'autre opposés!
Le plus grand des débats par l'histoire exposés!
Des crimes, des vertus d'un nouveau caractère!
Rome opposée à Rome, et la terre à la terre!
Ah! si tous ces transports dont je suis tourmenté,
Ces élans inquiets vers la postérité
Ne sont pas de l'orgueil une vaine chimère,
O sublime Virgile, et toi, divin Homère,
Un jour peut-être, un jour, grace à des noms si beaux,
Le monde associera mon urne à vos tombeaux;
Et Caton et Pompée au temple de mémoire
Porteront près de vous le chantre de leur gloire.
De ces récits touchans tous les siècles épris
Sauront... Mais j'apperçois enfin Epicharis.

SCENE III.

ÉPICHARIS, LUCAIN.

ÉPICHARIS.

A votre empressement je reconnais encor,
Lucain, cette amitié dont la mienne s'honore.

Je vous ai demandé ce secret entretien
Pour un grand intérêt, digne d'un tel lien.

LUCAIN.

Mon ame à vos secrets ne fut jamais formée.
Parlez.

ÉPICHARIS.

Vos vœux sont-ils tous pour la renommée,
Lucain?

LUCAIN.

Tous! Devorant les poëtes fameux,
Je n'aspirai jamais qu'à m'illustrer comme eux.
La grandeur de leurs noms, d'âge en âge encensée,
En tous tems, en tous lieux assiège ma pensée.
Comme de Miltiade, aux combats renommé,
Les palmes réveillaient Thémistocle enflammé;
Les leurs, s'offrant en songe à ma jeune mémoire,
Tourmentent mon sommeil du besoin de la gloire.
Voilà Lucain.

ÉPICHARIS.

Doit-il la borner au laurier,
Salaire du poëte ainsi que du guerrier?
C'est à d'autres honneurs que ma voix vous appelle.
Il est, il est, Lucain, une palme plus belle
Qui peut de vos travaux doubler encor le prix.

LUCAIN.

Laquelle? Tout mon cœur d'avance en est épris.

ÉPICHARIS.

Celle du citoyen. Un prince sanguinaire,
Assassin de sa femme, assassin de sa mère,
Modèle de débauche et de férocités,
Egorge ses sujets au sein des voluptés;
Et Rome dépouillant son antique énergie,
N'offre plus chaque jour qu'un meurtre, qu'une orgie!
Et vous, vous qui chantez et Brutus et Caton,
Vous qui de leur vainqueur flétrissez le grand nom,
Vous restez immobile à ces tristes images!
De Rome sous César vous plaignez les outrages,
Sans vous sentir ému de désastres plus grands!

Sans penser à Néron, vous parlez des tyrans !
Ce feu républicain, qu'en vous j'admire et j'aime,
Brûle-t-il vos écrits, sans vous brûler vous-même ?
N'êtes-vous donc enfin Romain que dans vos vers ?
Ah ! si près des tombeaux des grands hommes divers,
La voix de l'avenir dans votre ame enflammée
Fait retentir ces mots : « Atteins leur renommée » ,
Comment, levant les yeux sur ces murs attristés,
N'entendez-vous donc pas Rome de tous côtés
Qui vous crie : « Ah ! toi seul écris en homme libre ;
» Ose le devenir ; ose affranchir le Tibre.
» Brise le trône affreux dont je me sens fouler.
» Qui célèbre Brutus, est fait pour l'égaler.
» Sers-moi, frappe un tyran, romps un joug qui m'outrage :
» Une belle action vaut mieux qu'un bel ouvrage ».

LUCAIN.

Oui, par les cris de Rome, au sein de mes travaux
Souvent interrompu, je gémis sur ses maux.
Je me sens fatigué du tyran qui nous brave :
L'homme qui sait penser ne peut être un esclave ;
Et l'on doit, de mon cœur connaissant la fierté,
Croire que Lucain aime et sent la liberté.
Mais que puis-je ? Néron voit Rome à sa puissance
Prodiguer une aveugle et basse obéissance :
Si de la délivrer j'osais tenter l'honneur,
Je verserais un sang perdu pour son bonheur.
Seul et sans appui...

ÉPICHARIS.

Seul ! ne craignez point de l'être.
Au moment où je parle, on conspire peut-être.

LUCAIN.

Vous croyez !....

ÉPICHARIS.

Oui, Lucain ; un parti rassemblé
Doit arracher l'empire à Néron accablé,
Et, par un plus grand coup où sa valeur s'applique,
Relever dans son sang l'ancienne république.

LUCAIN.

Dieux !

ÉPICHARIS.

Et de ce parti contre un tyran armé
Vous voyez un des chefs ; c'est moi qui l'ai formé.

LUCAIN.

Vous ! vous, Epicharis !

ÉPICHARIS.

Moi-même ; un tel ouvrage
Peut surpasser mon sexe, et non pas mon courage.
Voyez le même éclat promis à votre front :
Le refuserez-vous ?

LUCAIN.

O Lucain ! quel affront !
Des cœurs républicains tu crus sentir la flâme,
Et tu n'as pas osé ce que tente une femme !
Pour t'affranchir d'un joug qui t'a trop abattu,
Une femme a besoin d'avertir ta vertu !
Ah ! du moins, aux accens de votre voix altière,
Mon ame, Epicharis, s'éveille toute entière ;
Mon bras dans un sang vil brûle de se plonger.
Mais que du premier coup j'obtienne le danger ;
Qu'un extrême péril lave ma honte extrême :
C'est ainsi qu'un Romain doit se rendre à lui-même.

ÉPICHARIS.

C'est ainsi que toujours mon cœur sut vous juger.
J'aime à vous voir briguer le poste du danger.
Mais ce n'est point assez : l'état pour sa défense
Veut plus que votre bras, il veut votre éloquence ;
De votre voix enfin il demande l'appui.

LUCAIN.

Parlez ; ma voix, mon bras, mon cœur, tout est à lui.

ÉPICHARIS, *en lui remettant un papier.*

Parcourez cette liste, et les noms qu'elle étale.
Ce sont ceux des Romains, dont cette nuit fatale
Me vit dans notre cause engager le courroux,
Tandis que, comme moi conduisant ces grands coups,

Pison

Pison de son côté, dans le silence et l'ombre,
Sut de nos partisans grossir encor le nombre.
Vous le voyez, Lucain; ces hardis conjurés
Sont tous des citoyens par eux-mêmes illustrés.
Mais je veux un soutien plus important encor,
Un mortel dont le nom que l'univers honore,
La vertu, les talens, éclairant les Romains,
Affermissent l'ouvrage élevé par nos mains,
Sénèque enfin. Le sang vous unit l'un à l'autre;
Pour gagner son appui, j'ai compté sur le vôtre.

LUCAIN.

Je cours remplir vos vœux; je n'épargnerai rien
Pour qu'à nos coups Sénèque accorde son soutien.
J'en conçois en effet pour nous tout l'avantage.
Mais je crains son refus : courbé sous un grand âge,
Détrompé des grandeurs, dans les champs retiré,
Aux arts, à son épouse, à lui-même livré,
Peut-être il n'osera, dans ses soins domestiques,
Exposer sa vieillesse aux troubles politiques.
Je ferai tout pourtant pour le déterminer.
Mais si mes vains efforts ne peuvent l'entraîner,
Comptez toujours sur moi, comptez sur mon épée.
Je sais, si je péris, que ma gloire est trompée,
Que je laisse à jamais mes travaux suspendus,
Ma Pharsale imparfaite, et mes destins perdus;
Que de grands écrivains dont le renom me frappe,
La splendeur immortelle à ma mémoire échappe;
Mais à mon seul devoir, à Rome j'obéis :
Je ne m'appartiens pas, je suis à mon pays.
O liberté sacrée! ô premier droit de l'homme!
Qu'aujourd'hui Lucain meure, et qu'il te rende à Rome!

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ÉPICHARIS, *seule.*

Le succès de mes vœux est donc sûr aujourd'hui ?
Les plus grands citoyens me prêtent leur appui :
Rome, tu seras libre, et ma main vengeresse....

SCENE V.

ÉPICHARIS, ICILE.

ICILE.

Un Romain, dont le front annonce la tristesse,
M'a remis ce billet que je laisse en vos mains.
Il attend la réponse.

ÉPICHARIS.

Oui, sachons ses desseins. (*Elle ouvre.*)
« Un grand secret m'amène à vos yeux que j'adore.
» Quoique depuis long-tems vous rejetez mon cœur,
» Pourriez-vous pousser la rigueur
» Jusqu'à me refuser l'entretien que j'implore » ?

PROCULUS.

Un grand secret ! qu'il entre. (*Icile sort.*)

SCENE VI.

ÉPICHARIS, *seule.*

Il faut le recevoir ;
Quand on conspire, on doit tout entendre et tout voir.

SCENE VII.

PROCULUS, ÉPICHARIS.

ÉPICHARIS.

Approchez, Proculus. Quelle raison secrette
Vous fait d'Epicharis rechercher la retraite?
Parlez....

PROCULUS.

Deux sentimens, oui, la haine et l'amour.

ÉPICHARIS.

La haine!

PROCULUS.

Un grand complot se trame dans ce jour.

ÉPICHARIS.

Comment?....

PROCULUS.

Néron, tombant sous des coups légitimes,
Va bientôt chez les morts rejoindre ses victimes.

ÉPICHARIS.

(*à part*) (*haut*)
Pison a-t-il parlé?.... Mais quoi? d'où savez-vous....

PROCULUS.

J'idolâtre la main qui doit porter les coups.

ÉPICHARIS.

(*à part*) (*haut*)
O ciel!.... Epicharis doit s'étonner peut-être
Que, comblé des faveurs, des dons de votre maître,
Par votre place enfin comptable de son sang,
Vous adoriez la main qui lui perce le flanc.
Mais ce qui plus encore a droit de me surprendre,
C'est votre confiance à me l'oser apprendre.

PROCULUS.

Je ne crains rien de vous; inconnus aux Romains,
Ces secrets importans sont sûrs entre vos mains.

ÉPICHARIS, *à part.*

Est-il instruit de tout? ou quelque main plus prompte
Veut-elle aussi venger nos maux et notre honte?
(*haut*)
Parlez, expliquez-moi ces mots mystérieux.

PROCULUS.

Vous-même, vous pourriez les expliquer bien mieux.

ÉPICHARIS.

Moi!

PROCULUS.

Vous.

ÉPICHARIS.

Sortez enfin de cet obscur langage.
Dites-moi quel mortel dans ce complot s'engage.
A travers ces remparts de soldats aguerris,
Qui pourra pénétrer....

PROCULUS.

L'ame d'Epicharis.

ÉPICHARIS.

Moi! des conspirateurs armés par une femme!

PROCULUS.

Oui, de ce grand dessein vous conduisez la trame;
Vos soins dans le silence en hâtent les apprêts.
Proculus cette nuit a surpris ces secrets.

ÉPICHARIS.

(*à part*) (*haut*)
Il sait tout!..... Cette nuit!

PROCULUS.

Oui: sans doute indignée
De la fête qu'offroit son ombre profanée,
Vous avez su, cherchant de secrets entretiens,
Tromper tous les regards, sans échapper aux miens.
Je vous suis: un Romain, aux bosquets d'Agrippine,
De Néron avec vous conspiroit la ruine....

ÉPICHARIS.

(*à part*)
Auroit-il vu Pison? il faut m'en informer.
(*haut*)
Un Romain! eh! pourquoi ne me le pas nommer?

Sans doute cette nuit, qui n'a su rien vous taire,
Du nom de ce Romain n'a point fait un mystère?

PROCULUS.

Je l'eusse révélé si je ne l'ignorois;
Mais sa fuite et la nuit m'ont dérobé ses traits.

ÉPICHARIS, *à part.*

Il n'est pas reconnu; je n'ai plus rien à craindre.
(*haut*)
Proculus.....

PROCULUS.

Avec moi voulez-vous toujours feindre?
Vous parlez des faveurs, des bienfaits du tyran!
Ah! je suis le premier à rougir de mon rang.
Eh! quelle récompense a payé mes services?
Immolé tout entier à ses sanglans caprices,
J'ai, foulant pour lui seul tout sentiment humain,
Sur sa mère elle-même osé porter la main,
Et pour prix d'un forfait, dont le monstre profite,
J'obtiens d'être nommé son premier satellite.
Il confie à mes soins l'emploi déshonorant
De conserver ses jours, de garder un tyran!
Qu'il tremble! cette main, qu'il rendit sanguinaire,
Peut immoler le fils pour appaiser la mère.

ÉPICHARIS.

Vous oseriez, rempli d'un vertueux remords,
Des vengeurs des Romains seconder les efforts?

PROCULUS.

Oui, recevez mon bras à tous vos vœux docile.
Chef de ses légions, il me sera facile
De guider jusqu'à lui vos coups plus assurés;
Seul, je puis vous servir mieux que cent conjurés.
Ordonnez; à frapper ma main est toute prête:
Mais j'exige un salaire en apportant sa tête.

ÉPICHARIS.

Quel prix?

PROCULUS.

Depuis long-tems dans mon cœur indigné

Je dévore l'affront d'un amour dédaigné ;
De finir mes chagrins ma tendresse jalouse,
En servant vos projets, veut servir une épouse....

ÉPICHARIS.

Arrêtez : Proculus, qui m'osé offrir sa main,
Parle trop en amant pour agir en Romain.
Et cette main, jadis d'un meurtre ensanglantée,
Est-elle digne enfin de m'être présentée?....
Vous m'entendez !.... Je sors.

PROCULUS, *d'un ton menaçant.*

Epicharis !....

ÉPICHARIS.

Eh ! bien?

PROCULUS.

Je puis....

ÉPICHARIS.

Je vous connois, et ne redoute rien.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

PROCULUS, *seul.*

Tu ne redoutes rien, lorsque tu me dédaignes,
Va, tu sauras bientôt qu'il faut que tu me craignes.
O vous, qui désormais remplissez tout mon cœur,
Haine, vengeance, orgueil, conduisez ma fureur.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le palais de Néron.

SCENE PREMIERE.

NÉRON, PROCULUS, TIGELLIN, GARDES.

NÉRON, *à Proculus.*

QUE viens-tu de m'apprendre? A peine je respire!

PROCULUS.

N'en doutez point, Néron, Epicharis conspire.
Sa voix contre vos jours, dévoués à ses coups,
D'amis qu'elle soulève excite le courroux.

NÉRON.

Epicharis, ô ciel! de mon sang altérée,
Elle que mes bienfaits ont toujours honorée!

PROCULUS.

Doutez-vous? ordonnez qu'on la fasse venir.
Devant elle, César, je vais tout soutenir.

NÉRON, *aux gardes.*

Qu'on cherche Epicharis, soldats, et qu'on l'amène.
Allez.

(*Les gardes sortent.*)

Toi, Proculus, cours chez Pison; qu'il vienne:
J'ai mes raisons; il peut m'éclairer aujourd'hui;
Il est consul. Va donc et reviens avec lui.
Sois certain désormais de ma reconnoissance,
Et mesure tes vœux sur ma vaste puissance.
Pars, vole.

PROCULUS.

J'obéis.

SCENE II.

NÉRON, TIGELLIN.

NÉRON.

Que les bourreaux soient prêts;
Tigellin, de la mort fais hâter les apprêts.
La surprise en mon cœur à la rage a fait place!
Ce jour verra du sang.

TIGELLIN.

Oui, César, point de grace.

NÉRON.

Ce conseil, Tigellin, a droit de m'étonner:
Je suis Néron; crains-tu de me voir pardonner?
Je ne m'impose point une vaine contrainte;
C'est demander la mort que m'inspirer la crainte.
Un prince pour ses jours ne doit rien épargner;
L'inflexible rigueur est l'art seul de régner.
Jules l'a trop prouvé: roi du monde et de Rome
Par l'ascendant du glaive et les droits d'un grand homme,
A tous ses ennemis il avoit pardonné,
Et par leurs propres mains il fut assassiné;
Lorsque ce fier Sylla, qui jamais ne fit grace,
Qui par les châtimens consacra son audace,
Abdiquant un pouvoir par le sang cimenté,
Mourut dans ses vieux jours tranquille et respecté.
J'ai donc sur Sylla seul dû régler ma conduite.
La vengeance, l'effroi, la mort marche à ma suite.
J'assieds sur l'échafaud mon trône ensanglanté;
Et je veux que toujours le monde épouvanté
Redoute, en me voyant, le signal du supplice,
Et que l'avenir même à mon nom seul pâlisse.

TIGELLIN.

Oui, vous avez raison d'effrayer les Romains.
Le sceptre s'affermit dans de sanglantes mains.

NÉRON.

Je ne m'abuse point, sans doute ils me haïssent;
Mais il m'importe peu, pourvu qu'ils m'obéissent.
J'aspire à leur amour bien moins qu'à leur effroi.
D'ailleurs, le même effet en résulte pour moi;
La haine au fond des cœurs se cache en ma présence,
Et de l'amour lui-même emprunte l'apparence.
Tu le vois, Tigellin: d'un masque revêtu,
J'ai d'abord quelque tems essayé la vertu;
J'ai senti que mon cœur n'était pas né pour elle.
Ce cœur suit maintenant sa pente naturelle,
Et, quittant du devoir le pénible sentier,
A ses transports fougueux se livre tout entier:
Ai-je moins les honneurs des rois qu'on idolâtre?
Reçois-je moins de vœux? lorsque sur un théâtre
Je fais parler le luth sous mes doigts animé,
Suis-je moins applaudi par le peuple charmé?
Que dis-je? dans les miens craignant des adversaires,
Quand j'exerçai contre eux des rigueurs nécessaires,
En secret effrayé de ma propre fureur,
A Rome comme à moi je croyais faire horreur:
Rome, au contraire, encor m'adressa plus d'hommages;
Par l'ordre du sénat on para mes images,
Et la religion, parfumant son autel,
Remercia les dieux des forfaits d'un mortel.
Va, j'appris, Tigellin, de tant de flatterie,
Que je puis tout oser pour assurer ma vie.
Quels que soient mes excès, toujours à mes genoux
Rome, par ses respects consacrera mes coups.
J'obtiendrai des tributs de leur terreur profonde:
On encense les dieux, lorsque leur foudre gronde.

TIGELLIN.

On entre.

SCENE III.

NÉRON, TIGELLIN, PROCULUS, GARDES.

PROCULUS.

J'ai rempli vos desirs absolus;
Pison vient sur mes pas.

NÉRON.

Il suffit, Proculus;
Reste autour de ces lieux, et sois prêt à paroitre
Dès que tu recevras les ordres de ton maître.

(*Proculus sort*).

SCENE IV.

NÉRON, PISON, TIGELLIN *dans le fond du théâtre.*

PISON.

Puis-je vous demander quel motif important,
César, auprès de vous m'appelle en cet instant?

NÉRON.

Ma sûreté.

PISON.

Néron qui craint de la commettre,
En de meilleures mains ne pouvoit la remettre.
De la crainte à jamais je veux vous délivrer.

NÉRON.

De ce zèle, Pison, je dois tout espèrer.
Oui, l'on veut mon trépas: j'apprends que l'on conspire
Pour m'ôter en ce jour et la vie et l'empire.

PISON.

C'est peut-être, César, un rapport hasardé.

NÉRON.

C'est pour me l'éclaircir que je vous ai mandé.

PISON.

Moi!...

NÉRON.

J'ai fait arrêter l'auteur de l'entreprise;
A ne rien ménager mon état m'autorise.
Vous allez devant moi, consul, l'interroger.
J'ai craint que le courroux, l'ardeur de me venger,
Jetant dans mes discours un trouble involontaire,
M'empêchât de sonder ce ténébreux mystère.
C'est vous que j'ai choisi pour remplir cet emploi:
Voyant sans intérêt, vous verrez mieux que moi.
Sachez donc, avec art profitant des indices,
Tirer l'aveu du crime, et le nom des complices.

PISON.

Mais que sur l'accusé Pison soit éclairci.
Apprenez-moi son nom: quel est-il?

NÉRON, *voyant entrer Épicharis.*

La voici.

PISON, *troublé.*

Ciel! c'est Épicharis!

NÉRON.

Qui trouble ainsi votre ame.

PISON, *se remettant.*

La surprise! oui, je suis étonné qu'une femme
Soit aujourd'hui l'auteur de complots si hardis.

SCENE V.

NÉRON, PISON, EPICHARIS, TIGELLIN *dans le fond avec les gardes.*

ÉPICHARIS, *à part.*

Ciel! Pison arrêté! nos projets sont trahis:
Le tyran connoît tout. Mais sachons nous contraindre.

PISON *qui apperçoit l'inquiétude d'Épicharis à sa vue.*
(*à part*). (*haut*).

Ma présence l'étonne? Approchez-vous sans craindre,
Épicharis; voyez votre juge dans moi.

ÉPICHARIS.
(*à part*).

Mon juge!... On ne sait rien, bannissons tout effroi.
(*haut*).
Vous mon juge, Pison! de quoi suis-je coupable?
Croit-on d'un attentat Épicharis capable!

PISON.

On vous accuse au moins: César est averti
Que pour le détrôner vous formez un parti.

ÉPICHARIS.
(*à Néron*).

Moi!... Vous l'avez pensé, vous dont j'aurais peut-être....

NÉRON.

Répondez à Pison.

ÉPICHARIS.

Je dois au moins connaître
L'infâme délateur qui m'ose ainsi charger.
Ce n'est que devant lui qu'on doit m'interroger.
Qu'il paroisse.

PISON.

César, l'équité le commande:
Daignez donc satisfaire à sa juste demande.

NÉRON, *à Tigellin.*

Amène Proculus.

(*Tigellin sort pour l'amener.*)

ÉPICHARIS.

Proculus! quoi! c'est lui!
César, c'est Proculus qui m'accuse aujourd'hui!
Proculus d'un complot me prête l'entreprise!

NÉRON.

Oui.

ÉPICHARIS.

Tout m'est expliqué; je ne suis plus surprise.

NÉRON.

Comment?

ÉPICHARIS.

Je parlerai, quand Proculus viendra.
Qu'il tremble, l'imposteur! un mot le confondra.

(*Proculus amené par Tigellin.*)

NÉRON, *à Pison.*

Quel calme!

ÉPICHARIS, *à part.*

Il vient, feignons: j'en rougis, mais la ruse
Sauve la liberté; cet intérêt m'excuse.

SCENE VI.

NÉRON, PISON, ÉPICHARIS, PROCULUS, TIGELLIN.

PISON.

Votre voix d'un complot accuse Épicharis?

PROCULUS.

Oui, consul.

PISON.

Où? comment l'avez-vous donc appris?

PROCULUS.

Dans la fête qu'hier l'empereur a donnée.
Avant que des festins la pompe terminée
Au fond de ces bosquets, ouverts à d'autres jeux,
Ne dispersât la cour en groupes moins nombreux,
Je vis Épicharis s'échapper solitaire,
Et d'un conspirateur portant le caractère.
Moi-même, une heure après, dans l'ombre, sans desseins,
Je promenais mes pas en ces vastes jardins,
Quand d'un bosquet voisin une voix échappée
Attire vers ce bruit mon oreille frappée.
J'accours, et reconnais la voix d'Épicharis.
Un Romain, que mes yeux inquiets et surpris

Ne purent distinguer au sein de l'ombre immense,
Attentif, l'écoutait dans un profond silence.
Elle l'entretenait de ses projets affreux;
Mais soudain mon aspect les éloigna tous deux.
Maître ainsi du secret que j'ai su lui surprendre,
J'ai couru la trouver, afin de tout apprendre;
A ses desseins cachés j'ai feint de me lier,
Pour amener sa haine à me les confier.
Voilà comme j'ai su le coup qu'elle dispose.
Toi! démens ce rapport, si ta lâcheté l'ose.

ÉPICHARIS.

Je pourrois tout nier sans audace, et je croi,
Ainsi que Proculus, être digne de foi:
Puisqu'il ne prouve rien, je puis ne rien répondre.
Mais je veux bien encor descendre à le confondre.
Apprenez que de moi Proculus est épris.

NÉRON.

Lui!

ÉPICHARIS.

Lui-même, César. J'ai d'abord sans mépris,
A ses feux, dont mon cœur plaignoit la violence,
Opposé constamment un modeste silence.
J'ai cru que son amour, de cet accueil confus,
Liroit dans ma froideur un éternel refus;
Et, n'espérant jamais vaincre ma résistance,
Porteroit loin de moi sa stérile constance.
Mais ce matin, brûlant encor de nouveaux feux,
Proculus de l'hymen me propose les nœuds.
Je refuse son offre, et voilà mon seul crime!
Oui, ce lâche imposteur, que le dépit anime,
M'accuse pour venger son amour irrité,
Pour me punir enfin de l'avoir rejeté.

NÉRON, *à Pison.*

Pison!...

PISON.

Défendez-vous de trop de confiance;
Il faut qu'Epicharis prouve ce qu'elle avance:
Je ne puis autrement absoudre ou condamner.

ÉPICHARIS.

Vous demandez la preuve? il faut vous la donner.
(*Elle remet le billet de Proculus*).
La voici : cet écrit vous dira le coupable.

PROCULUS, *à part.*

Que vois-je? mon billet!... O revers qui m'accable!

PISON, *après avoir lu.*

Cette lettre à mes yeux paroît digne de foi.
Voyez, César; jugez vous-même si je dois...

NÉRON, *ayant lu et s'adressant à Proculus.*

Perfide, il est donc vrai, tu l'as calomniée
Pour punir les refus dont ta flamme est payée.
Tu m'as donc trompé!

PROCULUS.

Non, je n'en impose pas.
Je ne m'en défends point, j'adore ses appas;
J'ai, las de ses rigueurs, voulu me venger d'elle.
Mais je m'en suis vengé par un rapport fidèle.
Je ne la charge point d'un complot inventé.
Eh! que prouve en effet ce billet présenté?
Que je l'aimai; c'est tout ce qu'on en peut conclure,
Mais non qu'en l'accusant j'ai dit une imposture.
Pesez, pesez ces mots qui doivent vous frapper;
Je suis prêt à mourir, si j'ai pu vous tromper.

NÉRON.

Est-il vrai? se peut-il que cet écrit m'abuse?

ÉPICHARIS.

Vous doutez! laissons là ce billet qu'il récuse.
(*à Proculus*).
Tu dis qu'en un complot j'ai voulu t'engager,
Fourbe? invente donc mieux si tu veux te venger :
Suppose-moi du moins un forfait vraisemblable.
En effet, d'un complot si j'eusse été capable,
T'aurois-je imprudemment confié mes projets,
A toi, que l'empereur a comblé de bienfaits,
Et qui (ton vil amour eût-il pu me séduire)
Devois, pour le sauver, aussitôt l'en instruire?
Mais parle : s'il est vrai que je t'ai proposé

D'entrer dans un parti par mes soins disposé,
J'ai dû, te révélant cette grande entreprise,
Te déclarer les bras dont le mien s'autorise,
T'apprendre quels amis je me suis assurés;
Eh bien nomme un des chefs, nomme un des conjurés.

PROCULUS.

Un des conjurés!

ÉPICHARIS.

Oui.

PROCULUS, *à part.*

Quelle adresse profonde!
Faut-il, quand je dis vrai, que son art me confonde!

ÉPICHARIS.

Tu te tais à présent! nomme donc.

NÉRON.

Répondez.

PISON.

Révélez tous les noms qui vous sont demandés. *

PROCULUS.

Elle me les a tus, consul, je les ignore.

---

* *On dit au Théâtre :*

PROCULUS.

Elle me les a tus, consul; je les ignore.

NÉRON.

Il suffit; je vois tout.

ÉPICHARIS.

Si vous doutez encore,
Néron, si son silence en vain parle pour moi;
Si malgré lui toujours vous soupçonnez ma foi,
Voilà mon cœur; frappez.

NÉRON.

Non, non, la mort n'est due
Qu'au traître dont la voix, au mensonge vendue,
Par ce récit trompeur, que son trouble dément,
Feignant de me servir, m'a fait craindre un moment.
(*A Pison.*)
Faites de Proculus préparer le supplice.
Allez. (*Pison sort.*)
Toi, Tigellin, avant qu'il le subisse,
Dans l'horreur des cachots, etc....

ÉPICHARIS, *à Néron.*

Que vous faut-il de plus? et doutez-vous encore?
Mais si ce témoignage en vain parle pour moi,
Si malgré lui toujours vous soupçonnez ma foi,
Voilà mon cœur, Néron; sans que rien vous désarme,
Frappez, exterminez l'objet qui vous alarme.

NÉRON.

Vous mourir! eh! d'où vient cet aveugle transport?

PISON.

César, chargé par vous d'entendre ce rapport,
Le doute ne tient plus mon esprit en balance.
Proculus vous trahit: son trouble, son silence
Sur des noms qui devroient être connus de lui,
Tout prouve que ce traître en impose aujourd'hui.
Tou doit vous démontrer qu'il a voulu paraître,
Par ce recit menteur, le sauveur de son maître;
Et gagnant votre cœur, que sa feinte eût trompé,
Obtenir vos bienfaits sous ce titre usurpé.
Ne consultez ici qu'un courroux légitime:
Votre intérêt défend qu'on pardonne un tel crime;
Il faut un grand exemple; il faut épouvanter
D'autres ambitieux qui pourraient l'imiter.
Si vous ne sévissez, vous n'êtes plus tranquille.
Sûr de l'impunité, chaque intrigant habile,
Espérant aux honneurs plus aisément monter,
De fausses trahisons viendra vous tourmenter.
Cherchez votre repos; que sa mort vous l'assure:
L'effroi dans tous les cœurs fait rentrer l'imposture.

NÉRON.

Oui, sans doute, je dois ce juste châtiment
Au fourbe dont l'orgueil m'a fait craindre un moment.
Faites de Proculus préparer le supplice.
Allez. (*Pison sort*)
Toi, Tigellin, avant qu'il le subisse,
Dans l'horreur des cachots qu'on entraine ses pas.

PROCULUS.

J'ai voulu vous sauver, je reçois le trépas;

Je ne murmure point contre un arrêt barbare.
Je plains l'aveuglement où votre ame s'égare.
Tremblez; la vérité luira dans peu d'instans;
Vous me croirez alors ! il ne sera plus tems.

NÉRON.

Conduis-le, Tigellin.

(*Tigellin entraîne Proculus*).

ÉPICHARIS.

Peut-être ce langage
Sur moi dans votre esprit laisse encore un nuage.
Ma vie est en vos mains.

NÉRON.

Non, ne redoutez plus
Que par vous éclairé, j'écoute Proculus.
Allez, Epicharis.

(*Epicharis se retire*).

SCENE VII.

NÉRON, *seul.*

Quelle audace! le traître,
Pour venger son amour, inquiéter son maître!
Exposer mon repos, oser insolemment
De son lâche courroux me rendre l'instrument!
Il recevra la mort qu'il disait m'être offerte.
Il m'inspira l'effroi : c'est l'arrêt de sa perte.

SCENE VIII.

NÉRON, TIGELLIN.

TIGELLIN.

César, dans la prison Proculus est conduit....
Mais est-il criminel? n'êtes-vous pas séduit?
Je tremble qu'une erreur, bientôt irréparable,
Ne frappe l'innocent, ne sauve le coupable.

NÉRON.

Tu le crains ! eh ! qui peut t'inspirer ce soupçon?

TIGELLIN.

Ses discours. Il soutient, jusque dans sa prison,
Qu'Epicharis prépare un complot redoutable;
Qu'il ne peut se prouver, mais qu'il est véritable.
Lorsque l'on doit mourir, on n'en impose pas,
Et la vérité parle à l'aspect du trépas.
Mais, qu'à vous perdre ou non Epicharis s'apprête,
Je le crains, il suffit; ordonnez qu'on l'arrête.
La prudence le veut.

NÉRON.

Va, crois que tes avis
S'ils me persuadoient, seroient déjà suivis.
Mais ce coup rigoureux ne m'apprend rien encore;
Toujours je reste en butte aux traîtres que j'ignore.
Non : je dois, Tigellin, agir plus prudemment.
Je veux qu'Epicharis soit libre... Seulement
Puisque je puis la craindre, il faut mettre autour d'elle
De nombreux surveillans, dont le regard fidelle,
Sans en être apperçu, ne l'abandonne pas,
Et qui me rendent compte enfin de tous ses pas.
Par là je connaîtrai cette trame hardie,
J'en saisirai le fil; et ceux qui l'ont ourdie,
Avant la fin du jour, tomberont sous mes coups.

TIGELLIN.

L'avis que vous ouvrez est le plus sûr de tous.
Pour l'accomplir, Néron, je vous offre mon zèle.
J'aurai par-tout des yeux toujours ouverts sur elle.

NÉRON.

Je m'en remets à toi; fais-la bien épier.
Toujours l'art de punir ne doit pas s'employer.
L'art de dissimuler, j'en ai l'expérience,
Est du trône souvent la première science;
De son voile aujourd'hui sachons m'envelopper,
Et feignons un moment afin de mieux frapper.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un appartement du palais de Pison.

SCENE PREMIERE.

PISON, ÉPICHARIS, LUCAIN, *chef des conjurés.*

ÉPICHARIS.

Quoi! Lucain! insensible à vos nobles discours,
Sénèque à nos projets refuse ses secours!
Il rejette la gloire où nous voulions l'admettre!

LUCAIN.

Oui, toujours un vieillard tremble de se commettre;
Sénèque n'ose point partager ces grands coups.
Mais laissons ses refus, parlons plutôt de vous,
De vous qui de Néron trompant la barbarie...

ÉPICHARIS.

Ne parlons point de moi, parlons de la patrie!
Nous sommes chez Pison (et les momens sont chers)
Non pas pour me louer, mais pour briser nos fers.
Que ce seul intérêt aujourd'hui nous anime.

PISON.

Oui, chefs les plus vaillans d'un complot magnanime,
Sénèque à nos projets refuse son appui;
Et bien! sachons du joug nous affranchir sans lui.
Il s'ôte plus qu'à nous; nous ne perdons qu'un homme;
Lui, perd l'honneur de vaincre, ou de mourir pour Rome.
Mais vous voulez connoître, avant de rien oser,
Vos forces, vos moyens; je vais les exposer.
Ce n'est point pour donner un nouveau maître au Tibre

Que nous armons nos bras ; c'est pour le rendre libre,
Pour rétablir des lois le règne plus heureux.
Il falloit rassembler dans un parti nombreux
Des ressorts, dont la force effrayât les intrigues ;
Et des ambitieux déconcertât les brigues ;
Je l'ai fait. De sa garde un grand nombre nous sert ;
De la flotte avec nous les chefs sont de concert ;
La moitié du sénat tend au but où j'aspire :
Ma trame ainsi formée embrasse tout l'empire ;
Et ses fils étendus vont par-tout enchaîner
Quiconque après Néron prétendroit gouverner.
Je ne crains que Galba ; ce vieux guerrier, peut-être,
Aidé de ses soldats, dont il s'est rendu maître,
Contre la république empressé de s'armer,
Voudra marcher vers Rome afin de l'opprimer.
S'il l'ose, nous saurons, remplis d'un nouveau zèle,
Le combattre, le vaincre, ou tomber avec elle.
Il ne nous reste plus qu'à renverser Néron.
Mais il faut se hâter, si vous croyez Pison.
Je crains qu'un autre traître aujourd'hui ne survienne :
Prévenons le tyran, de peur qu'il nous prévienne,
Et décidons soudain, pour qu'il n'ose échapper,
Où, comment, et quel jour nous devons le frapper.

LUCAIN.

Dans le cirque, demain : demain, sur le théâtre,
Il doit chanter des vers que lui seul idolâtre,
Et devant tout le peuple, aux accens de sa voix
Mêler les sons d'un luth raisonnant sous ses doigts.
C'est là, lorsque rompant tout frein et tout obstacle,
Lui-même aux spectateurs il se donne en spectacle,
Et prodigue aux Romains, blessés de ses travers,
L'horreur de sa présence et l'ennui de ses vers,
C'est là qu'il faut venger, pleins d'une juste rage,
Le peuple qu'il fatigue et le rang qu'il outrage.
Au cirque, mieux qu'ailleurs, nous pourrons l'approcher,
Puisqu'à nos vœux sa garde ose enfin s'attacher.
Choisissons donc ce lieu : que, demain accablée,
Sa tête y tombe, amis, devant Rome assemblée,

Et, qu'au lieu des vains chants d'un tyran détesté,
Sa mort soit le spectacle aux Romains présenté.

PISON.

Oui, ce parti doit plaire aux ames les plus braves.
Mais on vient.

SCENE II.

PISON, EPICHARIS, LUCAIN, SEPTIME, Chefs des conjurés.

PISON, *à Septime.*

Que veux-tu? parle.

SEPTIME, *à Epicharis.*

Un de vos esclaves,
Epicharis, demande à vous entretenir;
D'un avis important il veut vous prévenir.
Faut-il...

EPICHARIS.

De cet avis notre sort peut dépendre.
J'y cours, Pison.

PISON.

Eh bien! il faut ici l'entendre.
Nous saurons les dangers que son avis contient.
Nous sommes sans effroi, puisqu'il vous appartient.
Qu'il entre.

SEPTIME.

Il suit mes pas.

(*Septime sort.*)

SCENE III.

PISON, EPICHARIS, LUCAIN, Chefs des conjurés.

ÉPICHARIS.

Que voulez-vous, Icile?

ICILE.

Aux ordres du tyran ce serviteur docile,

Tigellin, qui toujours sert ses vils intérêts...

EPICHARIS.

Qu'a-t-il fait? Hâte-toi.

ICILE.

Chargé d'ordres secrets,
Dans votre appartement il vient de s'introduire.
Ses discours et son or ont bientôt su séduire
Un de vos affranchis, qui, blessant son devoir,
Révèle à Tigellin tout ce qu'il peut savoir,
Et le conduit soudain vers le lieu solitaire
Qui de tous vos papiers est le dépositaire.
Sans en être apperçue je les suivais des yeux.
Tigellin les parcourt d'un regard curieux;
Et, maître d'un écrit, qu'à surprendre il s'empresse,
Il sort le front brillant d'une horrible allégresse.

EPICHARIS.

O ciel!

ICILE.

Tout pour vos jours m'a fait craindre un danger;
J'accours pour vous l'apprendre et pour le partager.

EPICHARIS.

Ah! grands dieux! cet écrit! combien je le redoute!
Tout est perdu, Pison.

PISON.

Quel est-il?

EPICHARIS.

C'est sans doute
La liste des Romains par ma voix excités.

PISON.

Dieux!

SCENE IV.

PISON, EPICHARIS, LUCAIN, SEPTIME, Chefs des conjurés.

SEPTIME, *à Pison.*

Gallus et Sévin viennent d'être arrêtés.

EPICHARIS.

Gallus ! Sévin !... Hélas ! notre trame est prouvée ;
Ces deux noms sont inscrits sur la liste enlevée.

PISON.

Quel coup !

UN CONJURÉ.

Séparons-nous, amis ; n'attendons pas
Que Néron dans ces lieux apporte le trépas.

PISON.

Eh ! pourquoi voulez-vous, Romains, qu'on se sépare ?
Quelle indigne terreur de votre ame s'empare ?
Voilà donc ces grands cœurs qui devoient tout souffrir !
Ils osent conspirer, et craignent de mourir !
Sans doute un grand danger menace notre vie.
Néron des conjurés connaît une partie ;
D'ailleurs, Sévin, Gallus, aux supplices tout prêts,
Seront bientôt livrés pour trahir nos secrets ;
Les tourmens à la fin pourront les leur surprendre ;
Il n'en faut point douter, Néron va tout apprendre.
Mais est-ce une raison qui doit nous séparer ?
Croyez-vous du péril par-là vous délivrer ?
Non : si Néron sait tout, votre impuissante fuite
Ne dérobera point vos jours à sa poursuite ;
La vengeance par-tout marchera sur vos pas,
Et la honte pour vous flétrira le trépas...
Il faut de grands efforts dans les périls extrêmes.
Loin d'éviter ses coups, déclarez-vous vous-mêmes.
Courez tous au forum. Moi, d'un zèle aussi prompt,
Je monte à la tribune, et j'accuse Néron.
Je harangue le peuple, et lui peins sa misère ;
J'enflamme tous les cœurs de haine et de colère :
Tous ils imiteront ces généreux transports.
Nos amis, accourant, soutiendront nos efforts.
Comment Néron alors pourroit-il nous abattre ?
Sont-ce ces favoris qui viendront nous combattre ?
Enverra-t-il vers nous ces femmes, ces chanteurs,
Serviles complaisans de ces goûts corrupteurs ?
Vous verrez son armée, aussitôt investie,

Par le peuple en fureur tomber anéantie.
Mais je vois que déjà mes discours enflammés
Ont fait passer mon ame en vos cœurs ranimés;
Vous abjurez l'effroi qui pensa vous surprendre;
Vous brûlez de me suivre et de tout entreprendre.
Venez donc avec moi, pleins de transports si grands,
Appeler Rome entière à la mort des tyrans.

EPICHARIS.

Marchons, amis.

LES CONJURÉS.

Marchons.

(*Ils sont prêts de sortir; Néron entre.*)

EPICHARIS.

Ciel! Néron!.... ô disgrace!

LES CONJURÉS.

L'empereur.

PISON.

Soutenons notre intrépide audace.

SCENE V.

NÉRON, PISON, EPICHARIS, LUCAIN, SEPTIME, GARDES.

NÉRON.

Pourquoi donc à ma vue un si triste maintien?
Lucain, vous qui charmiez sans doute l'entretien,
Apprenez-moi.

LUCAIN.

Néron, lorsque Rome indignée
Dans son sang par ta rage est tous les jours baignée,
Quand sa voix gémissante implore un ciel vengeur,
Tu peux m'interroger!.... ah! descends dans ton cœur,
Tu sauras les secrets que le mien leur confie.

NÉRON.

Eh! quels sont ces secrets dont il se glorifie,
Pison? Vous l'écoutiez.

PISON.

Ces secrets de Lucain,
Néron? ce sont les vœux de tout républicain,
Les vœux long-tems gravés dans mon ame hardie,
La fin des maux de Rome, et de ta tyrannie.

NÉRON.

A mon ordre secret, soldats, obéissez.
(*à Epicharis.*)
Epicharis, restez.

(*Tigellin sort avec les conjurés et une partie des gardes.*)

SCENE VI.

NÉRON, ÉPICHARIS, GARDES.

ÉPICHARIS, *à part.*

Que veut-il?

NÉRON, *à part.*

Je ne sais
Si tous les conjurés sont bien en ma puissance;
Il faut m'en assurer, en feignant la clémence.
(*haut*)
Eh bien! je suis instruit, ingrate Epicharis!
De toutes mes bontés voilà quel est le prix!
Cette liste....

ÉPICHARIS.

Il est vrai.

NÉRON.

Qui t'ordonna ce crime?

ÉPICHARIS.

Les vôtres. Frappez donc, frappez votre victime.
Qui retient votre bras? mes amis vont périr,
Pourriez-vous m'épargner? Comme eux je dois mourir.

NÉRON.

Oui, mais l'humanité rentre enfin dans mon ame;
Je me sens effrayé d'immoler une femme!

ÉPICHARIS.

Par un tel sentiment vous êtes retenu!
Vous?.... après vos forfaits il vous seroit connu!
Néron à la pitié deviendroit accessible!

NÉRON, *avec la plus profonde dissimulation.*

La pitié dans Néron te paraît impossible!
Je le conçois; toujours Rome me voit punir.
Mais, en secret flatté d'un heureux souvenir,
Tout mon cœur s'ammollit et les haines s'y taisent.
Je sens que pour jamais mes passions s'appaisent.
Je renais à ces tems où, moins impétueux,
Cher à tous les Romains, je vivais vertueux.
Je rougis à mes yeux de l'horreur que j'inspire!
Ah! des cœurs qui m'ont fui je regrette l'empire:
Je veux les regagner, et reprendre mes droits.
Je veux, qu'obéissant à de plus douces lois,
Comme un père, un ami, Rome encor me contemple.
De ce grand changement sois le premier exemple;
Reçois ton pardon.

ÉPICHARIS.

Moi!.... je ne l'accepte pas,
Si mes amis, César, subissent le trépas.
Gardez cette clémence à mon honneur fatale,
Ou pour les conjurés rendez-la générale;
Brisez les fers de tous: de ce retour surpris,
Mon cœur ne peut enfin vous croire qu'à ce prix.

NÉRON.

Je voulais voir par toi leur grace demandée;
Tu parles; il suffit, leur grace est accordée.

ÉPICHARIS.

César, est-il bien vrai?

NÉRON.

Tu doutes!.... eh! crois-tu
Qu'on ne puisse jamais retrouver sa vertu?

ÉPICHARIS.

Vous me semblez sincère, et ce ton qui me touche....

NÉRON.

Ils recevront ici leur grace de ta bouche.
Mais je craindrais qu'un seul évitât le pardon.
Quels sont les conjurés dont j'ignore le nom?
Je veux les mander tous : daigne me satisfaire.
On a besoin de voir les heureux qu'on doit faire.

ÉPICHARIS, *à part.*

Je puis les sauver tous... un si grand intérêt,
Du cœur d'Epicharis arrache leur secret.
(*Haut*).
Appreuez...

NÉRON, *avec le regard et le ton d'un tyran qui croit déjà saisir toutes ses victimes.*

Eh bien?

ÉPICHARIS, *s'appercevant de la fausseté de Néron.*

Dieux! quelle homicide joie,
Eclatant malgré vous, dans vos yeux se déploie!
Ah! traître, je le vois, tu voulais m'abuser!
A quel péril moi-même allais-je m'exposer!
Non, tu ne sauras rien; mon secret me demeure.

NÉRON.

Esclave téméraire, apprends-le-moi sur l'heure,
Ou tremble; tous les noms, que tu crois me eacher,
Les plus affreux tourmens vont te les arracher.

ÉPICHARIS.

Les tourmens ne pourront fléchir mon caractère,
Va, qui sait conspirer, sait ou vaincre, ou se taire.

NÉRON, *du ton le plus menaçant.*

Tu ne veux point parler?...

ÉPICHARIS.

Non. Crains les conjurés,
Qui de ton vain courroux sont encor ignorés.
Crois dans chaque Romain rencontrer mon complice :
Je te laisse en mourant cet effroi pour supplice.
Allons, fais-moi conduire à celui qui m'attend.

NÉRON.

Oui, je vais contenter cet orgueil insultant,
Et les bourreaux....

SCENE VII.

ÉPICHARIS, NÉRON, PHAON.

PHAON.

César, le peuple se soulève.

NÉRON.

Le peuple !....

ÉPICHARIS.

Eh bien, Néron ?

NÉRON.

Le peuple ! ciel !... achève.

PHAON.

Tigellin conduisoit les traîtres enchaînés,
Au milieu des Romains de votre ordre indignés.
Pison voit leur courroux : « Braves enfans du Tibre,
« Brisez mes fers, dit-il, et je rends Rome libre ».
On les brise ; au forum il les entraîne tous.
Il harangue le peuple, il tonne contre vous.
Le peuple, à ses discours, s'anime, et prend les armes.
Tigellin à leurs coups se dérobe en alarmes ;
Il court vers le palais, rassemble vos soldats
Qui contre les mutins s'élancent sur ses pas.
La place en ce moment d'un combat est l'arène.
Entre les deux partis, que le carnage entraîne,
Le destin indécis, par un égal retour,
Les fait et succomber et vaincre tour-à-tour.
Pour vous en avertir, en secret il m'envoie.

NÉRON.

Marchons ; il suffira que ce peuple me voie.
Le sang des criminels contiendra ses fureurs.

ÉPICHARIS.

Liberté ! liberté ! fais vaincre tes vengeurs.

NÉRON.

Perfide, tu jouis! triomphante en idée,
Tu crois que leur victoire est déjà décidée.
Tu penses que Pisou viendra te secourir.
Mais dans de longs tourmens tu dois avant périr;
Et, pour lui sans retour si Rome est déclarée,
Je te rends à ses mains sanglante et déchirée.

ÉPICHARIS.

Prolonge mes tourmens, je dois m'en applaudir;
Je verrai Rome libre avant que de mourir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un souterrain qui se prolonge dans un lointain immense. Une lampe l'éclaire.

SCENE PREMIERE.

PHAON, NÉRON.

PHAON.

Suivez-moi dans ces lieux; ce souterrain obscur
Offre à vos pas, César, l'asile le plus sûr.

NÉRON, *dans l'habillement le plus misérable.*

Vaincu! vaincu!.... Pison commande seul au Tibre!
Il entraîne ce peuple enivré d'être libre.
Tigellin, mes soldats sous leurs coups ont tombé:
La fuite à leurs fureurs m'a seule dérobé.
Mais crois-tu qu'en ce lieu je sois du moins tranquille?
Ne pourront-ils, Phaon, découvrir mon asile?....
Je tremble à chaque instant.

PHAON.

J'ai su guider vos pas
Par des chemins obscurs que l'on ne connoît pas.
Nul regard indiscret n'a surpris ce mystère,
Dont le cœur de Phaon est seul dépositaire;
Et vous ne craignez pas que j'ose me porter....

NÉRON.

Tu m'as seul secouru, puis-je te redouter?
Mais, en sauvant mes jours dans ce péril extrême,
As-tu sauvé, Phaon, ma puissance suprême?
Ou dois-je, offrant le deuil d'un front découronné,

Essuyer le mépris qui suit l'infortuné?... ,
Ah! grands dieux!

PHAON.

Par votre ordre, un esclave fidèle
Doit de tous vos amis solliciter le zèle.
Attendez son retour qui pourra prévenir....

NÉRON.

Que ce retour est lent!

PHAON.

Il va bientôt venir.
Reprenez quelque espoir.

NÉRON.

Vois s'il accourt, de grace.

(*Phaon sort*).

SCENE II.

NÉRON, *seul.*

Comme je suis tombé de disgrace en disgrace!
Vaincu, je me renferme au fond de mon palais;
Je crois qu'au moins la nuit m'apportera la paix.
Mais de nouveaux périls et des tableaux funèbres
M'arrachent de mon lit au milieu des ténèbres.
Je m'élance, je cours, j'appelle épouvanté.
Tout, avec mes trésors, m'avoit déjà quitté;
Et je ne trouve plus, dans ces murs sans défense,
Que d'un vaste désert la solitude immense.
Je fuis ce lieu mal sûr, à la hâte échappé;
Je fuis, seul, les pieds nus, le front enveloppé,
Caché sous les lambeaux de l'obscure indigence,
Maudit et poursuivi des cris de la vengeance.
Enfin j'entre en rampant sous ces sombres caveaux,
Comme un vil criminel jeté dans les cachots:

Et c'est là que, traînant l'affront que je dévore,
J'attends peut-être, hélas! des maux plus grands encore!
Non, espérons plutôt : j'ai des amis; leurs mains
Vont me rendre le sceptre, et dompter les Romains.
O ciel! ô si jamais je reprends ma puissance,
Que de torrens de sang rempliront ma vengeance!
Que d'échafauds dressés me paieront mes douleurs!
Il faut une victime à chacun de mes pleurs!
Toi surtout, toi, Pison, avec combien de joie
Je te rendrai les maux dont tu m'as fait la proie!...
Où m'emporte l'espoir d'un heureux avenir?
Je dois tout craindre encore, et parle de punir!
Le pourrai-je jamais?... Hélas! ma cour déserte
Semble moins m'annoncer mes succès que ma perte.
Une voix même crie en mon cœur oppressé :
Tremble, tremble, Néron, ton empire est passé.
O toi qui fais les grands, fortune, je t'implore;
Que je sois criminel, mais que je règne encore!

SCENE III.

NÉRON, PHAON.

NÉRON.

C'est toi, Phaon!.... eh bien?

PHAON.

L'esclave est revenu.

NÉRON.

Il a vu mes amis; qu'en a-t-il obtenu?

PHAON.

Rien.

NÉRON.

Rien! ô revers!... Mais, pour ne point me défendre,
Qu'auront dit ces ingrats?

PHAON.

Nul n'a voulu l'entendre.

NÉRON.

Comment! il en a même essuyé ce refus!
Mais il n'a donc pas vu ni Strabon, ni Rufus?
Comblés de mes bienfaits, ils seroient plus sensibles.

PHAON.

Ils n'ont pas à vos maux paru moins inflexibles.
Au seuil de leur palais ses pleurs vous ont nommé;
Mais à votre nom seul leur palais s'est fermé.
Tout se tait, tout trahit, hélas! votre puissance.

NÉRON.

Quoi! Strabon, quoi! Rufus, que la reconnoissance...
Dans quel état affreux les destins m'ont-ils mis,
Si je fais même horreur à ceux que j'ai servis!
Mais t'a-t-il dit, Phaon, ce qui se passe à Rome?

PHAON.

Du farouche Pison l'ouvrage se consomme.
On n'entend que ces cris, *VENGEANCE! LIBERTÉ!*
Votre nom est par-tout maudit et détesté.
De cent coups de poignards Poppée assassinée,
Dans les chemins sanglans par la foule est traînée.
Tout le peuple est en proie à des transports nouveaux.

NÉRON.

De Poppée expirante ils traînent les lambeaux!
Que me feroient-ils donc s'ils me tenoient moi-même!
Tout mon corps déchiré dans leur fureur extrême.....
Ah! je frémis!.... Dis-moi, Phaon; d'Epicharis
Crois-tu qu'on ait enfin tranché les jours proscrits?
Ai-je, dans mes malheurs, au moins une victime!
Satisfais, sur son sort, le désir qui m'anime;
Vole t'en informer.

(*Phaon sort.*)

SCENE IV.

NÉRON *seul.*

De toi suis-je vengé,
Perfide Épicharis, qui m'as tant outragé?
As-tu dans les tourmens versé ton sang coupable?
Si j'apprends ton trépas, je suis moins misérable.
Que de maux tu m'as faits! Mon trône est renversé!
De l'univers entier je me vois repoussé!
Me voilà seul, portant la haine universelle!
Puisse-t-on ignorer le lieu qui me recèle!
Qu'au moins mes jours sauvés!... Dois-je former ces vœux?
N'avoir d'autre palais que ses caveaux affreux,
D'autre cour que leur deuil, leur silence et leur ombre!
Et ne voir d'autre jour que cette clarté sombre!
Ah! cette vie horrible est semblable au trépas!....
Où suis-je? un songe affreux... Non, non, je ne dors pas.
De mon cœur soulevé c'est un secret murmure?
Je m'entends appeler meurtrier et parjure,
Je le suis.... Mais quels cris! quels lugubres accens!
Une sueur mortelle a glacé tous mes sens....
Ne me trompé-je pas? je crois voir mes victimes....
Je les vois; les voilà.... Du fond des noirs abimes
S'élancent jusqu'à moi des fantômes sanglans:
Ils jettent dans mon sein des flambeaux, des serpens,
Je ne puis me soustraire à leur troupe en furie....
Arrêtez.... Est-ce toi, vertueuse Octavie?
Tu suis contre Néron un trop juste transport.
Qu'oses-tu m'annoncer!.... Ah! je t'entends.... la mort!
La mort!.... Tu viens aussi me l'apporter, mon frère!....
Mais que vois-je, grands dieux! Agrippine! ma mère!
Tous les morts aujourd'hui sortent-ils du tombeau!
Meurs! meurs! criez-vous tous... Quel supplice nouveau!
Contre moi l'univers appelle la vengeance,

Et la tombe elle-même a rompu son silence !
Je n'en peux plus douter, la mort, la mort m'attend :
Eh ! comment soutenir ce redoutable instant ?

SCENE V.

NÉRON, PHAON.

PHAON.

Epicharis n'est plus.

NÉRON.

Je goûte la vengeance !

PHAON.

Rien n'a pu de son ame ébranler la constance ;
Et, lorsqu'elle a péri sous les coups des bourreaux,
La femme a disparu pour n'offrir qu'un héros.
Les Romains ont saisi ses déplorables restes.
Ils les portent en pompe avec des cris funestes ;
Et, baigné de leurs pleurs, ce cadavre fumant
Est un autel sacré qui reçoit leur serment.
Mais des malheurs plus grands sont votre affreux partage.

NÉRON.

Explique-toi.

PHAON.

Je n'ose en dire davantage.

(*Il lui remet un papier*).

Parcourez cet écrit qu'on vient de m'apporter.
Vous apprendrez les coups qu'il vous faut redouter.

NÉRON.

Que doit donc m'annoncer cet écrit qui m'étonne ?
En l'ouvrant, malgré moi, ma main tremble et frissonne ;
Je crains.... Lisons....peut-être est-ce un trop vain soupçon !

PHAON.

Ah !

NÉRON. *Il lit.*

« *Décret du Sénat qui condamne Néron* »...
Je ne puis achever et ne vois plus qu'à peine.

(*A Phaon, en lui rendant le papier*).

De Néron condamné lis-moi quelle est la peine.

PHAON.

Affreuse ! La loi veut qu'expirant par degré,
Vous tombiez sous les fouets, sanglant et déchiré.

NÉRON.

Dieux ! mille morts dans une ! O rigoureux supplice !
Est-ce là le trépas qu'il faut que je subisse !

PHAON.

Craignez-le : le sénat partout vous fait chercher.
Des soldats....

NÉRON.

Un moment empêche d'approcher ;
Que je dispose au moins de mon heure suprême !

(*Phaon sort*).

SCENE VI.

NÉRON, *seul.*

Oui, dérobons ma tête à cette honte extrême.
Des mains d'un vil bourreau n'attendons pas la mort.
Je possède un poignard : qu'il décide mon sort.

(*Il tire son poignard*).

Un poignard ! Voilà donc, dans sa chûte profonde,
Ce qui reste à Néron de l'empire du monde !
Sachons bien profiter de ce dernier trésor :
Il est plus d'un proscrit qui ne l'a pas encore !
Je l'ai, je suis armé, frappons-nous... Mais je n'ose !
L'effroi de la douleur à mon dessein s'oppose !

Quoi! tout souillé du sang des malheureux humains,
Tou sang, lâche Néron, épouvante tes mains!
Le tien est-il le seul que tu n'oses répandre?
De mon bras seul encor mon destin peut dépendre,
Et ce bras, ce vil bras craint de me secourir!
Je n'aurai pas su vivre, et ne sais pas mourir!
Si quelque ami m'aidoit, plus courageux peut-être....

SCENE VII.

NÉRON, PHAON.

PHAON.

De votre sort bientôt vous ne serez plus maître.
On approche, on accourt, on va vous arrêter;
Vous n'avez qu'un moment, sachez en profiter.

(*On entend un grand bruit dans le souterrain.*)

NÉRON.

De quel bruit effrayant mon oreille est saisie!
(*A Phaon.*)
Aide ma main tremblante à m'arracher la vie;
Phaon, guide ce fer....
(*Phaon pousse le poignard.*)
Ah! je meurs donc enfin!
Tartare, qui m'attends, reçois-moi dans ton sein.
(*Il tombe. Phaon se retire.*)

SCENE VIII.

NÉRON, PISON, ROMAINS.

PISON.

Il meurt, il nous dérobe une tête ennemie!
Que son cadavre au moins soit chargé d'infamie;

Et, jusqu'au sein des mers par le Tibre porté,
Purge de tout Néron ce climat infecté.
Mais honorons du moins ceux qui, pour la patrie,
Dans ce jour mémorable, ont immolé leur vie.
Epicharis sut vivre et mourir en Romain;
Des bourreaux son courage a fatigué la main;
Lucain, dont le talent plut à Rome enchantée,
Servit la liberté comme il l'avoit chantée;
Il périt au combat : nous qui leur survivons,
Ce ne sont pas des pleurs qu'ici nous leur devons.
Qu'un monument pompeux consacrant leur mémoire,
De ces martyrs de Rome éternise la gloire.
Qu'on y lise ces mots : *Morts pour la liberté.*
Relevons de nos mains son temple respecté;
Et qu'affranchi par nous, le capitole antique
Entende encor crier : *Vive la République!*

FIN.